



L. YONEDA/THE YOMIURI SHIMBUN/AFP - L'EXPRESS

Appétit d'ogre

Le japonais SoftBank électrifie la tech européenne

Le plus grand fonds technologique du monde a décidé de faire du Vieux Continent son nouveau terrain de jeu. De quoi transformer en profondeur l'écosystème des start-up.

C'était « le » dîner de l'année pour la *French Tech*. Le 23 juin, une trentaine de personnes ont été conviées dans un vaste loft parisien à l'invitation du président de SoftBank International, le Français Michel Combes. Au dixième étage, sur la vaste terrasse à 360 degrés, le gratin des start-up tricolores triniquait aux projets du géant japonais – premier investisseur technologique du monde – dans l'Hexagone.

Toutes les licornes tricolores – ou presque – étaient de la partie. Le cofondateur d'Ynsect, Antoine Hubert, le patron

de Cityscoot, Bertrand Fleurose, ou encore le nouveau DG de Deezer, Jeronimo Folgueira, sans oublier la sensation du moment, Jonathan Cherki. Le fondateur de Contentsquare, start-up qui analyse la navigation des internautes sur les sites d'e-commerce, vient d'annoncer une levée de fonds record de 500 millions de dollars auprès de SoftBank. Et l'investisseur nippon ne compte pas en rester là. « Nous cherchons les stars des plus grands secteurs de l'innovation dans le monde, et nous avons les moyens de nos ambitions », a ainsi déclaré Michel Combes après avoir

annoncé la création d'un bureau parisien dans les prochaines semaines.

De quoi réjouir la fameuse « start-up nation » chère à Emmanuel Macron. Ces quatre dernières années, le fonds japonais a investi pas moins de 84 milliards de dollars dans des jeunes pousses du monde entier. Il détenait, fin mars, plus de 314 milliards de dollars de participations dans 250 entreprises, dont l'opérateur américain T-Mobile, le géant des puces électroniques ARM, le n° 1 des VTC Uber, son concurrent chinois Didi, ou encore le réseau social TikTok. « Leur positionnement est unique car ils couvrent à la fois l'Asie, les Etats-Unis et l'Europe. Or le capital-risque est traditionnellement un métier très local, qui exige d'avoir des bonnes connexions dans le pays », souligne Emanuele Levi, directeur général du fonds parisien 360 Capital Partners.

Fondé et dirigé par l'imprévisible et truculent Masayoshi Son, qui détient toujours

29 % du capital, le groupe SoftBank a connu une trajectoire stratosphérique. Difficile d'imaginer que l'entreprise, qui débuta en 1981 comme simple magasin de matériel informatique, allait par la suite devenir un géant de la tech. Son destin a basculé en l'an 2000, lorsque la société a réalisé un investissement de 20 millions de dollars dans un site chinois encore obscur, du nom d'Alibaba. Aujourd'hui, ses parts dans « l'Amazon chinois » valent près de 150 milliards de dollars, soit la moitié du portefeuille de SoftBank!

Profitant d'un contexte boursier porteur, l'investisseur nippon a affiché une forme olympique lors de la publication de ses derniers résultats annuels. Le conglomérat a notamment recueilli les fruits d'un investissement bien senti dans Coupang, « l'Amazon sud-coréen », dont le carton de l'introduction en Bourse a propulsé à lui seul les bénéfices de SoftBank de plus de 24 milliards de dollars. Un joli pactole, étant donné la mise initiale de 3 milliards... De quoi redonner enfin le sourire à Masayoshi Son après deux années douloureuses. Son fonds a d'abord été plombé par les déboires de WeWork, le spécialiste des espaces de travail partagés, sur lequel il avait misé plus de 9 milliards de dollars. Fin septembre 2019, la start-up new-yorkaise a dû annuler son introduction en Bourse car les analystes jugeaient ses prévisions de croissance peu crédibles. La pandémie de Covid l'a davantage fragilisée, avec le boom du télétravail. Les confinements imposés un peu partout sur la planète ont également anéanti les plans d'Uber et de Didi ou de la chaîne d'hôtels indienne Oyo, trois autres titres emblématiques de SoftBank. Et la sanction sur les marchés financiers n'a pas tardé : l'action du groupe a chuté de moitié en février-mars 2020.

Mis sous pression par ses actionnaires et par les agences de notation, SoftBank voit alors débarquer au capital le fonds activiste new-yorkais Elliott. Son fondateur, Paul Singer, exige de revoir la gouvernance afin de renforcer les contre-pouvoirs face au charismatique Masayoshi Son, mais aussi de céder des actifs et d'opérer des

rachats d'actions pour stimuler le cours de Bourse. Aux abois, le Japonais s'exécute. Et il ne fait pas dans la demi-mesure : en mars 2020, M. Son annonce 41 milliards de dollars de cessions sur son portefeuille de 252 milliards. Dans sa volonté de s'assagir, le « Warren Buffet de la tech » décide en parallèle d'investir plusieurs milliards dans des noms établis comme Amazon, Facebook, Google ou Netflix, au profil de risque plus limité que des start-up.

Le mastodonte nippon cherche à réduire sa dépendance vis-à-vis de la Chine

Reparti sur de bonnes bases, le groupe reprend néanmoins rapidement son rythme effréné d'acquisitions. Rien qu'au premier trimestre 2021, il injecte des fonds dans 60 entreprises de technologies à travers le monde. Et Masayoshi Son a choisi l'Europe comme nouveau terrain de jeu. « Le Vieux Continent ne représente que 10 % de notre portefeuille, contre 22 % du PIB mondial. Nous voulons rattraper ce retard pour que nos participations reflètent le poids économique réel de la zone », explique un dirigeant du groupe. Un objectif ambitieux qui impliquerait plus de 35 milliards de dollars d'investissements en Europe ! Ce rééquilibrage géographique permettrait au mastodonte japonais de réduire sa dépendance vis-à-vis de la Chine, alors que Pékin mène une offensive réglementaire sur les marchés boursiers. L'introduction en Bourse ratée de Didi en juillet a ainsi généré des pertes conséquentes pour SoftBank qui, pour les couvrir, a dû vendre un quart de ses actions Uber.

La feuille de route ? Transformer les entreprises innovantes européennes en champions mondiaux. Afin d'y parvenir, SoftBank cible en priorité des sociétés qui utilisent l'intelligence artificielle pour révolutionner des pans entiers de l'économie, avec pour objectif d'atteindre un jour, selon les mots de Michel Combes, « une capitalisation boursière supérieure à 200 milliards d'euros ».

Si cette espèce est presque inexistante sur notre continent, SoftBank peut déjà se targuer d'avoir finalisé, ces derniers mois,

des opérations majeures en Europe. Outre le demi-milliard de dollars injecté dans Contentsquare, le géant nippon a mené un investissement de 640 millions dans une jeune pousse suédoise spécialisée dans le paiement en ligne, Klarna, propulsant la valorisation de celle-ci à plus de 46 milliards. M. Son n'a pas non plus hésité à aligner 2,8 milliards de dollars pour acquérir 40 % de l'entreprise norvégienne AutoStore, qui développe des entrepôts automatisés. La société va profiter des liens étroits de Softbank avec les e-commerçants Alibaba et Coupang pour pousser ses solutions en Asie. « SoftBank, c'est un écosystème. Les équipes sont très disponibles pour nous accompagner et nous ouvrir des marchés. Masayoshi Son lui-même s'implique énormément, j'en ai rencontré plusieurs fois dans le cadre de notre levée de fonds », témoigne le fondateur français d'une licorne dans laquelle le fonds a investi récemment. « Quand SoftBank arrive au capital, vous basculez dans un autre monde », résume un représentant de France Digitale.

L'écosystème tech tricolore a une vraie carte à jouer. Michel Combes, ex-patron de Vodafone Europe et d'Alcatel-Lucent, a multiplié les prises de contact ces dernières semaines. « Comme tous nos homologues parisiens, nous avons rencontré ses équipes pour leur présenter nos participations. C'est une très bonne nouvelle que SoftBank s'intéresse à la France, car nous avons besoin d'investisseurs *late stage* comme eux, capables de financer l'expansion internationale des start-up », abonde Emanuele Levi.

Lors de son passage à Paris, Michel Combes a d'ailleurs rencontré l'une de ses « cibles », la start-up Sorare. Selon nos informations, confirmant celles des *Echos*, le géant japonais et l'éditeur des cartes de football « Panini 2.0 » auraient peaufiné une levée de fonds supérieure à 500 millions de dollars. L'arrivée de SoftBank pourrait réveiller un écosystème français qui désespère d'investisseurs frileux. « SoftBank va aspirer les meilleurs projets. Si les autres fonds ne se mettent pas au diapason, ils disparaîtront ou ramasseront les miettes », avertit l'entrepreneur Denis Jacquet, un proche de Michel Combes. Un tel effet d'entraînement provoquerait un changement de culture d'investissement dans l'Hexagone : une perspective qui réjouira, forcément, des patrons avides de conquérir le monde. ★

THOMAS LESTAVEL

Quelques chiffres

- **314** milliards de dollars de participations, répartis sur 250 entreprises.
- **41** milliards de dollars d'actifs cédés en mars 2020 pour éponger les pertes.
- **35** milliards de dollars de financement en Europe dans les prochaines années.